



L'URSS, 20 ANS PLUS TARD

Lisez trois autres portraits de notre journaliste sur [www.lapresse.ca/urss](http://www.lapresse.ca/urss)



## VINGT ANS APRÈS L'URSS

# STALINE, BOUDDHA ET LE BLING- BLING

Vingt ans après la chute de son empire, la famille soviétique a le moral dans les talons. C'est ce qu'a constaté notre journaliste Laura-Julie Perreault. Son bilan, présenté ici, prend la forme de quatre portraits... qui traduisent un seul et même malaise.  
**À LIRE EN PAGES 2 À 7**



PHOTO AP



## QUAND RÉALITÉ HISTORIQUE ET FICTION SE RENCONTRENT...

*C'est un must!*

- René Homier-Roy, Radio-Canada

En vente en librairie et sur [librairie.lapresse.ca](http://librairie.lapresse.ca)

LES ÉDITIONS

**LA PRESSE**

## ENJEUX AUJOURD'HUI EN RUSSIE



## POPULATION

1991  
148,3 millions

2011  
138 millions

## REVENU NATIONAL BRUT PAR HABITANT

1991  
3420 \$

2010  
9910 \$

Statistiques: Banque mondiale

ARTIOM PRILEPSKI, EX-SQUATTEUR

## LE BOUDDHISTE DISSIDENT

« Nous vivons dans une dictature. Depuis l'arrivée de Vladimir Poutine au pouvoir, le KGB a repris le contrôle du pays en entier. »

— Artiom Prilepski



LAURA-JULIE PERREAULT  
MOSCOU

Dans la petite cuisine chaleureuse, ça rit à gorge déployée. La table est couverte de salades à la mayonnaise, de calmars fumés, de caviar de saumon, de cornichons et d'une myriade de zakouski, ces amuse-gueule dont les Russes raffolent. Le vin coule à flots. Les propos des convives, cependant, tranchent avec l'ambiance de camaraderie qui règne dans l'appartement coquet de la banlieue de Moscou.

« Nous vivons dans une dictature », tonne Artiom Prilepski, sans détour. Le jeune homme de 35 ans se lance dans une litanie sur tout ce qui ne va pas dans la Russie d'aujourd'hui. « Depuis l'arrivée de Vladimir Poutine au pouvoir, le KGB a repris le contrôle du pays en entier. Les services secrets sont capables de paralyser la société. Vladimir Poutine vit dans un château de fer et tout le système est mis en place pour le protéger », déplore-t-il.

Autour de la table, ses vieux

amis, Tatiana Mizgirova et Dimitri Khobotov, hochent la tête. « C'est une société féodale », ajoute l'un. « Les lois ne s'appliquent pas à tous de la même façon », renchérit l'autre.

On se croirait presque dans une réunion de dissidents russes, pendant les années noires de l'Union soviétique. Mais le calendrier annonce bien que nous sommes en 2011 et que, déjà, 20 ans se sont écoulés depuis la fin du régime communiste. Vingt ans de « prétendue » démocratie, raille Artiom.

## Squat bouddhique pour pauvres heureux

Artiom et ses amis pensaient pourtant avoir échappé au pire. Dans les années 90, alors que le pays était sens dessus dessous, ils ont tous les trois vécu dans la pauvreté extrême et habité avec une douzaine de personnes dans un squat, niché au deuxième étage d'une maison historique du centre-ville de Moscou.

Les murs écaillés et le toit abîmé menaçaient de leur tomber dessus à tout moment, la cuvette était un trou dans le plancher. Il y faisait un froid de canard l'hiver. Quand ils parlent de cet épisode de leur vie, pourtant, les trois amis exultent. « C'était sans doute parmi les plus belles années

de notre vie, dit Tatiana Mizgirova. On n'avait presque rien. Le plus souvent, on devait se contenter de manger de la kacha [le gruau russe]. Mais on compensait avec l'amitié qui nous unissait », raconte-t-elle aujourd'hui. Les fêtes étaient légendaires dans cette maison de fortune. Tous les musiciens en connaissaient l'adresse.

Le bouddhisme, tout comme l'amitié, était au cœur de la vie commune du squat. Dans la foulée de la libéralisation des idées, qui a accompagné la chute de l'URSS, les résidents se sont tous convertis au courant de pensée oriental. « La liberté est à la base du bouddhisme », précise Artiom, qui est toujours un fervent pratiquant.

Pour survivre, les squatteurs avaient mis sur pied une petite affaire. Dans la maison d'édition qui imprimait la littérature bouddhique qu'ils lisaient avec dévotion, ils faisaient imprimer des étiquettes de prix destinées aux nouveaux marchés de la ville. Ils les vendaient aux commerçants qui, comme eux, apprenaient les nouvelles règles du capitalisme sauvage. L'argent ainsi récolté était mis en commun. « Pendant que beaucoup de gens étaient occupés à faire de l'argent dans les années 90 et à mettre la main sur les

richesses du pays, nous, nous faisons tout le contraire », sourit Tatiana, aujourd'hui âgée de 40 ans.

Leur mode de vie non traditionnel avait un prix. La police connaissait bien l'adresse du squat et y faisait des raids réguliers. Les agents reprochaient aux résidents de ne pas avoir de permis, de « propiska », pour vivre à Moscou. Pour s'en sortir, il fallait verser un pot-de-vin. « C'était bien plus facile de harceler de jeunes gens pacifiques que d'attraper les vrais bandits qui faisaient la loi pendant ces années », ironise Tatiana.

En 1998, le squat a connu une fin brutale. À la demande de fonctionnaires, les policiers ont évacué l'édifice pour le rénover. Les résidents légaux du premier étage de l'édifice – dont les parents de Dimitri Khobotov – se sont vu offrir un appartement dans une tour de la période khrouchtchévienne dans une banlieue éloignée du sud de la ville, alors que l'appartement qu'ils quittaient était à 20 minutes du Kremlin à pied.

Vidée de ses locataires, l'ancienne maison du XVIII<sup>e</sup> siècle a été rénovée de fond en comble et est aujourd'hui habitée par des gens fortunés. « L'État était censé nous donner quelque chose d'équivalent à ce qui nous a été

Dimitri Khobotov, Tatiana Mizgirova et Artiom Prilepski se sont convertis au bouddhisme au début des années 90 dans la vague de libéralisation des idées qui balayait la Russie post-soviétique.



PHOTO ALEXANDER ZEMLIANICHENKO JR, COLLABORATION SPÉCIALE

Vedette mondaine, le peintre moscovite Nikas Safronov travaille depuis 10 ans à se construire un château médiéval au centre-ville de Moscou.

## ENJEUX AUJOURD'HUI EN RUSSIE



PHOTOS ALEXANDER ZEMLIANICHENKO FILS, COLLABORATION SPÉCIALE

Dimitri Khobotov, Artiom Prilepski et Tatiana Mizgirova ont vécu dans un squat dans les années 90. Toujours amis, ils appartiennent tous les trois à la classe moyenne russe.

pris. Mais ce n'est pas le cas du tout. J'ai bien essayé de me battre, mais faire face aux tribunaux dans ce pays pour les gens ordinaires, c'est peine perdue », raconte Dimitri Khobotov, dont les deux parents sont morts en 1998 d'une intoxication à l'alcool frelaté.

#### La voie de la classe moyenne

Après l'éclatement du squat, chacun a pris un chemin différent. Mère de deux filles de 9 et 11 ans, Tatiana Mizgirova a connu beaucoup de succès en devenant décoratrice feng shui dans les années 2000. Dimitri Khobotov a transformé la moitié de son appartement en atelier d'ébénisterie. Artiom Prilepski s'est marié en 2000 et est père de petits jumeaux de 3 ans. Il est graphiste. Appartenant tous les trois à la nouvelle classe moyenne russe, les trois amis peuvent

se permettre des petits luxes de temps en temps, sans pour autant rouler sur l'or.

Leurs anciens comparses du squat n'ont pas tous eu cette chance. Certains sont morts, tantôt de la tuberculose, tantôt du cancer ou des suites de complications de la syphilis. « La plupart ont survécu à la drogue, à l'alcool. Il y en a qui sont morts. C'est comme ça, la vie », lance Artiom, un peu fataliste.

Ce dernier est pourtant loin d'être résigné devant son avenir en Russie. Avec sa femme et ses enfants, il planifie de mettre son appartement en location pour s'installer en Thaïlande. Son ami Dimitri, lui, songe à émigrer en Allemagne. « Tout est compliqué en Russie et se lancer en affaires est presque impossible. J'en ai marre de survivre, j'ai envie de vivre », dit-il. Comme dans le squat d'antan, la pauvreté en moins.

Dans les années 90, une douzaine de jeunes vivaient en permanence dans un squat près du métro Taganskaya, à Moscou. Malgré la pauvreté extrême dans laquelle ils vivaient, la bonne humeur était de mise. Notre journaliste y a appris le russe.



PHOTO LAURA-JULIE PERREAULT, LA PRESSE



#### LA PETITE HISTOIRE

J'ai connu Artiom Prilepski pendant l'été 1996 à Moscou. Le lendemain, il m'a présenté ses amis boudhistes du squat. C'est entre ces murs délavés, lors de fêtes qui rassemblaient une quarantaine de personnes, que j'ai réellement appris le russe et appris à aimer ce pays revêche au premier abord.

NIKAS SAFRONOV, PEINTRE

## LE PRINCE DU BLING-BLING

LAURA-JULIE PERREAULT

MOSCOU – Un chevalier de plâtre en armure garde la porte de bois lourd. Sur les murs du couloir, un décor de château médiéval a été peint à la main. Le tout a l'air de l'entrée d'un manège de Walt Disney consacré à *La Belle et la Bête*. Pas d'un appartement de luxe campé au centre de Moscou.

La porte s'ouvre et ce qui se trouve derrière est cent fois plus extravagant. Les murs sont couverts de dorure, de miroirs médiévaux, de boiseries des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Dans le salon d'hiver – une immense pièce vitrée avec une vue imprenable sur la capitale russe –, une gargouille régurgite un long filet d'eau.

Dans la chambre à coucher attenant, un immense lit est couvert d'une fourrure tout aussi gigantesque. « C'est la chambre de Sophia Loren », lance, sérieux, Nikas Safronov en faisant visiter la pièce – parmi une trentaine – de son gargantuesque appartement.

« Je rêvais d'avoir une île déserte et un château quand j'étais petit. Je n'ai pas encore d'île qui m'appartienne, mais j'ai un château en Écosse et celui-ci à Moscou », dit le Moscovite de 55 ans.

La modestie n'est pas dans le vocabulaire de Nikas Safronov. Le peintre russe, qui rappelle d'entrée de jeu à ses interlocuteurs qu'il a été nommé le peintre le plus célèbre de son pays par un magazine, est l'incarnation même de la « Nouvelle Russie ». Cette classe sociale de nouveaux riches, apparue après la chute du communisme, a imposé sa

loi et ses goûts dans la Russie des années 90.

Ce n'est pas en mettant la main sur les ressources naturelles du pays, comme de nombreux oligarques, que Nikas Safronov s'est enrichi, mais en devenant le portraitiste de cette nouvelle élite, bourrée aux as. « Je vends aussi beaucoup de mes toiles à l'étranger », précise-t-il. Il a peint autant Vladimir Poutine qu'Elton John. Sting que l'ancien dictateur azerbaïdjanais Gueïdar Aliev. Les murs de son bureau sont couverts de photos du peintre avec les riches et célèbres de Russie et d'ailleurs.

Même si la Nouvelle Russie lui a manifestement été profitable – un

**« Je rêvais d'avoir une île déserte et un château quand j'étais petit. Je n'ai pas encore d'île qui m'appartienne, mais j'ai un château en Écosse et celui-ci à Moscou. »**

– Nikas Safronov

appartement comme le sien vaut plusieurs millions dans la ville réputée la plus chère du monde –, Nikas Safronov évoque avec nostalgie la période soviétique qui l'a vu grandir. Fils d'un militaire exilé pendant la période stalinienne, né à Oulianov, ville natale de Lénine, Nikas Safronov a flirté avec l'idée de s'enrôler dans la marine de l'Armée rouge avant de faire des études en art. « À l'époque, les gens ne pensaient pas seulement à l'argent. Il y avait plus d'égalité dans les rapports, plus de vérité, de naïveté », dit-il, penseur.

C'est pendant la perestroïka et la

glasnost des années 80 que le peintre a bâti sa renommée et sa réputation de Casanova russe, devenant du coup une vedette des médias nouvellement libéralisés. Cette célébrité, qui a monté d'un cran après l'effondrement de l'Union soviétique et l'ascension triomphale de la Nouvelle Russie, il l'alimente quotidiennement en accordant des entrevues à la chaîne et en se pointant à au moins deux événements mondains tous les soirs. Il joue encore au Casanova et n'hésite jamais à offrir à ses interlocutrices (montréalaises, notamment) d'être le père de leurs enfants...

« Avant, j'étais absolument partout. Maintenant, je choisis davan-

tage. Je ne suis plus le Paris Hilton de Moscou », dit-il, admettant avoir été doublé par plus jeune et plus clinquant que lui.

Il avoue aussi ne plus régner sur la scène artistique comme dans les années 90. Le milieu des arts contemporains en Russie est en pleine ébullition. Pour la nouvelle génération, Nikas Safronov est le roi du kitsch. « Ils se disent artistes, mais font n'importe quoi! détonne le quinquagénaire. L'appréciation pour les arts classiques se perd. » Tout comme l'attrait de la Russie *bling-bling* dont Nikas Safronov a longtemps été le prince.



PHOTO LAURA-JULIE PERREAULT, LA PRESSE

Nikas Safronov dans son ancien appartement moscovite, en 2000. Le peintre russe est devenu un des visages les plus connus du Moscou mondain dans les années 90. Il est le portraitiste le plus populaire auprès des riches et célèbre de son pays.



#### LA PETITE HISTOIRE

Invitée au Festival des films de Moscou en juin 2001, j'ai rencontré Nikas Safronov lors d'une fête organisée en l'honneur de l'acteur Jack Nicholson. Une actrice russe, amie du peintre, est venue chanter ses louanges avant que M. Safronov ne se présente lui-même. Sa première phrase? « Je suis le peintre le plus célèbre de Russie et j'aimerais vous épouser. »

ENJEUX L'URSS, 20 ANS PLUS TARD

ENJEUX L'URSS, 20 ANS PLUS TARD



**L'EX-URSS en chiffres\***

POPULATION DE L'URSS LORS DE SA DISSOLUTION

**293 millions**

PRODUIT NATIONAL BRUT PAR HABITANT (1989)

**9211 \$\*\***

\* Statistiques: Banque mondiale  
\*\* Il a été impossible de trouver le revenu national brut par habitant pour l'Union soviétique. À l'époque, le produit national brut par habitant était le jalon utilisé.

# L'EMPIRE ÉCLATÉ

## Le blues frappe les ex-Soviets


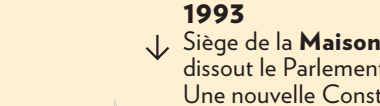
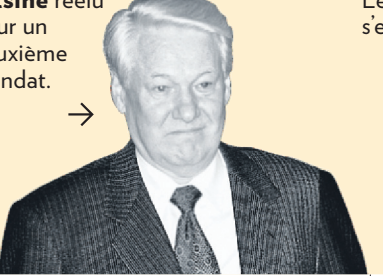




## DE LA PERESTROÏKA...

### URSS (1985 - 1991)

<p><b>1985</b> Mikhaïl Gorbatchev devient secrétaire général du Parti communiste de l'Union soviétique</p> 	<p><b>1986</b> 11 MARS Gorbatchev lance la perestroïka, série de réformes économiques visant à libéraliser le système soviétique.</p> <p><b>27 AVRIL</b> Explosion d'un réacteur à Tchernobyl.</p> 	<p><b>1989</b> FÉVRIER Retrait des troupes soviétiques d'Afghanistan.</p> <p><b>9 NOVEMBRE</b> Chute du mur de Berlin.</p> 	<p><b>1990</b> 11 MARS Dans un geste sans précédent, une des républiques soviétiques, la Lituanie, proclame son indépendance; dans les 18 mois qui suivront, les 14 autres républiques l'imiteront.</p> <p><b>JUIN</b> La censure des médias est abolie en URSS.</p> 	<p><b>1991</b> AOÛT Tentative de putsch contre Gorbatchev par un comité de communistes de la ligne dure. Boris Eltsine, à la tête de la résistance, devient leader de facto.</p> <p>Entre août et décembre, plusieurs républiques déclarent leur indépendance.</p> <p><b>8 DÉCEMBRE</b> La Russie, l'Ukraine et la Biélorussie signent un accord entérinant la disparition de l'URSS.</p> <p><b>25 DÉCEMBRE</b> Mikhaïl Gorbatchev passe le pouvoir à Boris Eltsine.</p>
---	--	--	--	--

## ...À AUJOURD'HUI

### 1. EN RUSSIE (POST-1991)

<p><b>1993</b> Siège de la Maison blanche. Eltsine dissout le Parlement. Une nouvelle Constitution, donnant de larges pouvoirs au président, est adoptée en décembre.</p> 	<p><b>1994-1996</b> Première guerre de Tchétchénie.</p> 	<p><b>1996</b> Eltsine réélu pour un deuxième mandat.</p> 	<p><b>1998</b> Le rouble s'effondre.</p>	<p><b>1999</b> AOÛT - Vladimir Poutine devient premier ministre.</p> <p><b>SEPTEMBRE</b> - Début de la deuxième guerre de Tchétchénie.</p> <p><b>31 DÉCEMBRE 1999 - 1<sup>er</sup> JANVIER 2000</b> - Boris Eltsine démissionne. Poutine lui succède.</p> 	<p><b>2000</b> MARS Poutine est réélu président.</p> 	<p><b>2002</b> Prise d'otages dans un théâtre de Moscou par des rebelles tchétchènes.</p> 	<p><b>2004</b> Prise d'otages dans une école de Beslan par des Tchétchènes. Au total, <b>330 personnes sont tuées</b> lors de l'intervention des forces spéciales russes.</p> 	<p><b>2008</b> Dmitri Medvedev remporte l'élection présidentielle et succède à Poutine.</p> <p><b>2009</b> Fin des opérations de «contre-terrorisme» russes en Tchétchénie.</p> 	<p><b>2011</b> SEPTEMBRE Le parti de la Russie unie annonce que Vladimir Poutine sera son candidat à l'élection présidentielle de mars 2012</p> 
--	--	---	--	---	--	---	---	---	---

### 2. DANS LES ANCIENNES RÉPUBLIQUES (POST-1991)

<p><b>1992-1994</b> Guerre du Haut-Karabakh entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan. L'enclave est depuis contrôlée par l'Arménie.</p> <p><b>1992-1997</b> Une guerre civile au Tadjikistan fait de 50 000 à 100 000 morts.</p> 	<p><b>1994</b> Après une guerre sanglante, l'Abkhazie devient un territoire indépendant à l'intérieur de la Géorgie.</p> 	<p><b>1999</b> Separmourad Nyazov, qui a pris le surnom de Turkmenbashi, devient président à vie au Turkménistan.</p> 	<p><b>2003</b> Révolution des roses en Géorgie.</p> 	<p><b>2004-2005</b> Révolution orange en Ukraine.</p> 	<p><b>2005</b> Le gouvernement de l'Ouzbékistan ouvre le feu lors d'une manifestation à Andjan. Des centaines de personnes périssent.</p> <p>Révolution des tulipes au Kirghizstan. Le gouvernement d'Askar Akaev est déposé.</p> 	<p><b>2008</b> Une guerre russo-géorgienne mène à l'indépendance de facto de l'Ossétie du Sud.</p> 	<p><b>2010</b> Des affrontements ethniques entre Kirghizes et Ouzbeks dans la vallée du Fergana font des centaines de morts.</p> 
--	--	--	---	---	---	--	--

L'URSS a cessé d'exister le 8 décembre 1991. Ce jour-là, sous la direction de Boris Eltsine, la Russie, l'Ukraine et la Biélorussie ont proclamé unilatéralement la fin de l'Union soviétique.

Du jour au lendemain, les 15 anciennes républiques ont remplacé le drapeau soviétique par de nouveaux drapeaux nationaux, parfois tout juste inventés. Le Parti communiste - au pouvoir pendant 70 ans - est sorti par la porte d'en arrière. C'est une population tétanisée qui a assisté à la chute de l'Empire rouge et à la transition qui a suivi et qui allait plonger la majorité des 290 millions d'ex-Soviétiques dans la pauvreté. En quelques mois, l'inflation a atteint des sommets records, les usines ont fermé par milliers, les emplois stables garantis par le régime communiste se sont envolés et de nouvelles mafias ont commencé à imposer leur loi de la mer Baltique à l'océan Pacifique. Parallèlement, le processus de «désoviétisation» politique s'est mis en branle. Dans plusieurs cas, les anciens aders communistes ont retourné leur veste pour devenir les nouveaux héros de la «démocratisation».

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts de la Volga depuis cette période d'incertitude et de mutation. Deux décennies d'avancées et de reculs politiques et économiques. De révolutions de couleur - orange en Ukraine, rose en Géorgie, couleur des tulipes au Kirghizstan. De libertés regagnées pour être souvent de nouveau perdues dans l'ascension de régimes autocratiques. Deux décennies qui ont profondément transformé la vie des anciens Soviétiques redevenus russes, géorgiens, kirghizes, kazakhs, turkmènes... C'est pour mesurer l'ampleur de ces changements que notre journaliste, Laura-Julie Perreault, a fait, le mois dernier, une tournée de trois anciennes républiques soviétiques: la Russie, la Géorgie et le Kirghizstan. Elle n'en était pas à son premier séjour. Laura-Julie avait 20 ans tout ronds lorsqu'elle est débarquée en Russie et dans les républiques baltes

chacune à leur manière, deux décennies de transformation. Si la situation financière de la plupart d'entre elles s'est nettement améliorée en 20 ans, le moral des troupes, lui, n'est pas au plus haut. La stabilité offerte par l'Union soviétique qui fournissait emploi, logement, éducation et services sociaux à ses citoyens a disparu, sans avoir été remplacée par de véritables démocraties garantissant les droits de tous. Résultat: un air de nostalgie et de désarroi plane toujours sur l'ex-empire. Une phrase prononcée par l'actuel premier ministre russe, Vladimir Poutine, lors du 10<sup>e</sup> anniversaire de la chute de l'URSS continue aujourd'hui de traduire le malaise ambiant. «Celui qui voudrait restaurer le communisme n'a pas de tête. Celui qui ne le regrette pas n'a pas de cœur.» La famille soviétique éclatée s'est refait une vie, mais continue d'avoir le cœur gros.

## ENJEUX LES ANCIENNES RÉPUBLIQUES



1



2



3



4



5

PHOTOS GEORGE KOLOTOV, COLLABORATION SPÉCIALE

## LA FAMILLE NOMADE

# PAUVRES, MAIS LIBRES

## KIRGHIZSTAN



KARA SUU

## POPULATION

2001  
4,5 millions2011  
5,37 millions

## REVENU NATIONAL BRUT PAR HABITANT

1991  
282 \$2010  
523 \$

Statistiques : Banque mondiale

LAURA-JULIE PERREAULT  
KIRGHIZSTAN

KARA SUU – Le soleil vient de se coucher derrière les montagnes lorsque Nourcia Beguimbaev enfourche sa jument. Déjà, le village de Kara Suu est plongé dans la noirceur. La fillette de 13 ans donne un bon coup dans les côtes de la bête docile. Et se met immédiatement à chanter une chanson traditionnelle kirghize à tue-tête.

Avec deux amies qui l'accompagnent, Nourcia parle et chante fort pendant les 30 minutes que dure son retour à la maison. Mais il ne s'agit pas là d'un jeu de fillette. Alors qu'elle traverse au galop une immense prairie déserte pour atteindre la maison où ses parents et ses deux frères l'attendent, elle doit effrayer les loups. Affamées l'hiver, les bêtes descendent des montagnes du Tian Shian à la recherche de proies faciles dans la vallée.

Nourcia a peur. Un peu. Mais elle doit nécessairement

faire ce voyage tous les jours pour se rendre à l'école. Et l'école, dans la vie de l'adolescente, fille de nomades du Kirghizstan, c'est absolument tout. « J'aimerais être institutrice. Travailler avec les enfants. Et vivre à Bichkek », dit à voix basse une Nourcia timide. Ses yeux en amande scintillent déjà en parlant de la vie dans la capitale kirghize, qui se trouve à quatre heures de voiture de Kara Suu. Aussi bien dire l'autre bout du monde à dos de cheval, seul moyen de transport de sa famille immédiate.

## De la mère à la fille

Sa mère, Moulana, l'encourage. « Moi, je n'ai rien vu dans la vie. Je me suis mariée à 17 ans », raconte-t-elle, assise près du poêle qu'elle nourrit de galettes de bouses de vache séchées. « Ma fille, elle, va voir du pays », confie la femme aux pommettes rouges. Moulana écorche le russe. C'est sa langue seconde, qui lui a été apprise pendant la période soviétique. Elle parle tout en coupant les morceaux de l'agneau tué la veille pour l'aïd, une des grandes fêtes musulmanes.

La Kirghize de 32 ans refuse

pendant de se plaindre. La vie, dit-elle, n'est pas si mauvaise pour sa famille dans ce pays de montagnes pris en étau entre la Chine et trois autres anciennes républiques soviétiques d'Asie centrale, le Kazakhstan, l'Ouzbékistan et le Tadjikistan. L'été est la saison bénie d'Allah pour la famille Beguimbaev. Dès le début du mois de mai, ils mettent la clé dans la porte de la petite maison à flanc de montagne qu'ils habitent l'hiver et mettent le cap sur les pics enneigés. Près de 400 moutons suivent la famille vers le pâturage d'été, le jailoo.

Trois heures à dos de cheval permettent d'atteindre le pâturage en haute montagne et le lac Kok-Oukol. Ils y plantent leur yourte. Et renouent avec le mode de vie centenaire des nomades qui a été lourdement modifié pendant la période soviétique.

## Nostalgie du kolkhoze

Jusqu'à la chute de l'URSS, tout le bétail de ce pays agricole appartenait à l'État. Les nomades étaient les employés du kolkhoze, la ferme collective. « On ne recevait pas d'importants salaires, mais tout était fourni. L'éducation pour les enfants, les soins de santé, la farine, le riz, les

1. Âgée de 13 ans, Nourcia Beguimbaev rêve de devenir institutrice. Elle veut aussi quitter les montagnes du Kirghizstan qui l'ont vue grandir pour la capitale du pays, Bichkek.

2. Samar Beguimbaev n'a que 9 mois. Déjà, ses parents ont décidé qu'il reprendra le flambeau de la tradition nomade.

3. Moulana Beguimbaev, mère de Nourcia. Elle aimerait que sa fille poursuive ses études afin d'échapper à la dure vie qu'elle mène dans les montagnes du Kirghizstan, la plus pauvre des anciennes républiques soviétiques.

4. Âgé de 14 ans, Zalkar est déjà un solide berger. Le jeune Kirghize aimerait cependant devenir policier.

5. Altinbek Beguimbaev est semi-nomade au Kirghizstan. Il a été élevé dans une ferme collective soviétique, le kolkhoze.

## LES DESCENDANTS DE JOSEPH DJOUGACHVILI

# DANS L'OMBRE DE STALINE

## GÉORGIE



GORI

## POPULATION

1991  
4,8 millions2011  
4,45 millions

## REVENU NATIONAL BRUT PAR HABITANT

1992  
750 \$2010  
2690 \$

Statistiques : Banque mondiale

LAURA-JULIE PERREAULT  
GÉORGIE

GORI – « C'est de la propagande nazie. Ce n'est pas le cadavre de Jacob Djougachvili sur cette photo », tonne le jeune homme au nez aquilin en montrant du doigt une photo exposée dans la vitrine du musée consacré à Staline, dans la ville de Gori.

La guide du musée, Natia Revazashvili, baisse les yeux au sol. Elle n'ose pas dire un mot. Que répondre à l'arrière-petit-fils de Staline, qui porte lui aussi le nom du premier fils de l'ancien leader soviétique, Jacob Djougachvili? Que répondre à l'héritier direct d'un des pans les plus controversés de l'histoire soviétique?

La guide venait tout juste de raconter que Jacob Djougachvili a été fait prisonnier par les nazis en 1941 et fusillé après que son père eut refusé de l'échanger contre des officiers allemands. « C'est une légende. Mon grand-père Jacob est mort au combat. Il est mort sous les bombes, lance le Géorgien de 39 ans. C'est n'importe quoi, ce

musée. On devrait le fermer! »

La jeune femme, qui a été embauchée il y a à peine six mois, opte pour le silence. Et un hochement de tête respectueux.

Ce n'est pas la première visite de Jacob Djougachvili au musée de Gori, principal musée consacré à la mémoire de l'ex-homme fort de l'URSS, qui est né dans cette petite ville de la province géorgienne. Il y vient souvent faire son tour pour discuter avec les gestionnaires de l'institution. Vingt ans après la chute de l'Union soviétique, il y est toujours reçu avec beaucoup d'égards. Pas question de payer le billet d'entrée ou pour la visite guidée. Jacob Djougachvili est ici un peu chez lui. Mais il s'y sent drôlement mal à l'aise depuis quelques années.

Il y a 10 ans, l'artiste géorgien avait invité *La Presse* à Gori pour la même visite. À l'époque, il arborait une fierté certaine en marchant dans les grandes salles d'exposition du musée. Il louait le talent de poète de son grand-père, tout en évitant de parler de politique.



PHOTO LAURA-JULIE PERREAULT, LA PRESSE

Aujourd'hui, Vassily et Joseph Djougachvili ont 12 et 16 ans. Arrière-arrière-petits-fils de Staline, ils doivent composer tous les jours avec l'héritage familial.

Mais aujourd'hui, il fulmine. « Depuis une dizaine d'années, quand je ne suis pas en train de faire une toile, ma principale occupation est de faire des recherches historiques sur mon arrière-grand-père et l'Union soviétique. C'est important parce qu'on

se fait mentir sans arrêt sur l'histoire et, du coup, sur notre avenir. » Il poursuit d'ailleurs le Parlement russe, la Douma, pour certaines informations véhiculées sur son aïeul.

Assis dans un café de Tbilissi, la capitale géorgienne qu'il habite avec sa

## ENJEUX LES ANCIENNES RÉPUBLIQUES



PHOTO GEORGE KOLOTOV, COLLABORATION SPÉCIALE

Fille de nomade du Kirghizstan, Nourcia Beguimbaev monte à cheval depuis sa tendre enfance. Bientôt, ce sera à son petit frère, Samar, de faire de même.

rations de viande», se remémore Altinbek Beguimbaev, mari de Moulana. S'il a été élevé au sein du kolkhoze, il n'y a travaillé que six mois, en 1994.

À l'instar d'autres anciennes républiques, dans un immense programme de privatisation de l'agriculture, le nouvel État kirghize post-soviétique a alors décidé de distribuer le bétail parmi les familles. Jeunes mariés, Moulana et Altinbek ont hérité d'une dizaine de bêtes. Et d'un cheval. Celui-ci a été accueilli dans la famille avec dévotion. Craignant la révolte des nomades, l'État soviétique a interdit pendant des décennies aux fiers cavaliers d'être propriétaires de leurs montures. «Un Kirghiz qui a un cheval est un Kirghiz libre», dit le nomade de 36 ans. Aujourd'hui, il en a six. «Depuis la fin de la période soviétique, on n'a pas grand-chose, mais c'est à nous!», ajoute-t-il fièrement. Il sert à ses invités de grands bols de lait de jument, une spécialité locale réputée pour ses bénéfices curatifs... et ses 5% d'alcool naturel.

#### La voie la plus difficile

Comme beaucoup d'anciens kolkhoziens, Moulana et Altinbek auraient pu décider, au début des années 90, de

vendre leurs bêtes pour ensuite prendre la route de Bichkek, où des centaines de milliers d'anciens nomades ont soudainement atterri, prêts à tout pour trouver un petit boulot mal payé. Le jeune couple a plutôt choisi de renouer avec la tradition nomade d'antan. Lire: à la dure. La pauvreté est endémique dans les zones rurales du Kirghizstan, pays recouvert à 90% de hautes montagnes. Selon les dernières statistiques de la Banque mondiale, le revenu moyen par habitant ne dépasse pas 523\$ par année au pays, tout juste 5% de la moyenne mondiale. Près de 40% de la population vit sous le seuil de la pauvreté et, de ce groupe, trois personnes sur quatre vivent dans les zones rurales.

Quand Nourcia est née, en 1998, ses parents ne gagnaient que 20\$ pour un été entier à s'occuper du bétail que d'autres villageois leur confiaient. À 3 ans, la gamine haute comme trois pommes donnait déjà un coup de main à ses parents: elle ramassait les excréments d'animaux qui servent au chauffage, rassemblait les moutons et aidait sa mère à ranger dans la yourte. Une efficacité surprenante qui a ébahé l'auteur de ces lignes lors d'un séjour dans la famille en 2002.

Nourcia et son frère aîné Zalkar, 14 ans, passent encore tous leurs étés sur le jailoo. Zalkar est un berger accompli alors que Nourcia s'occupe du dernier-né de la famille, le petit Samar, âgé d'à peine 9 mois.

Même si elle ne parle que le kirghize, Nourcia a aussi pour tâche de veiller sur les voyageurs qui viennent passer quelques jours avec la famille sous la yourte. L'été dernier seulement, la famille a reçu 90 étrangers. L'argent que ces derniers déboursent pendant leur séjour – quelques dizaines de dollars par soir – permet à la famille d'acheter la nourriture, les vêtements, les fournitures scolaires, les couches pour bébé.

Les deux parents ne sont pas surpris que, devant un tel dépouillement, leurs enfants veuillent pratiquer un autre métier que le leur. Si Nourcia veut se consacrer aux enfants, son aîné d'un an aimerait être agent de police.

Et la tradition dans tout ça? Moulana tourne ses yeux vers le poupon blotti dans les bras de Nourcia. «Dans la tradition nomade kirghize, c'est le plus jeune fils de la famille qui prend le flambeau. Il hérite de la maison familiale, s'occupe du bétail et de ses parents.» Comme avant l'Union soviétique. Comme il y a mille ans.



PHOTO SHORESH MOSTAFA KALANTARI  
Nourcia Beguimbaev en 2002. À 3 ans, la fillette kirghize pouvait déjà monter à cheval et aider ses parents pendant le séjour estival sous la yourte.



#### LA PETITE HISTOIRE

Grâce à une coopérative de tourisme, j'ai séjourné dans la yourte des Beguimbaev pendant une semaine en juin 2002 avec deux anthropologues autrichiens. À l'époque, la jeune famille avait peine à joindre les deux bouts. Un médecin kirghize, rencontré en Turquie l'été dernier, m'a aidée à les retrouver.

femme Nino et sa petite fille de 3 ans, Olga Ekaterina, Jacob Djougachvili expose sa vision de l'histoire. Son grand-père n'était pas un dictateur, mais un grand chef. Il a été assassiné par ses plus proches collaborateurs qui s'opposaient aux réformes démocratiques qu'il voulait mettre de l'avant en Union soviétique. L'élite corrompue du Parti communiste qui a voulu sa mort a répandu une tonne de mensonges sur son règne après sa mort et l'a accusé de la mort de millions de personnes. Et des décennies plus tard, ces mêmes conspirateurs ont fini par saborder l'Union soviétique «pour légitimer les richesses hallucinantes qu'ils avaient accumulées pendant l'ère soviétique», lance-t-il. Adulé dans l'Ouest, Mikhaïl Gorbatchev ne trouve aucune grâce à ses yeux. «C'est un traître, tranche-t-il. Plus de 200 millions de ses compatriotes le détestent parce qu'il a détruit l'Union soviétique.»

Jacob Djougachvili ne s'en cache pas: l'ancien empire soviétique lui manque. Cruellement. Il s'ennuie de l'éducation qu'il a reçue dans une école de l'élite communiste à Moscou, des logements gratuits fournis à la population et des services de santé auxquels les citoyens soviétiques avaient droit. «Ma fillette s'est brûlée il y a quelques jours. Si je n'avais pas eu 100 lari (l'équivalent de 60 dollars), personne n'aurait sauvé un enfant

### «Nous avons perdu toute la sécurité que nous avons et regarde ce que nous avons gagné en échange.»

— Jacob Djougachvili

brûlée au deuxième degré», s'indigne-t-il. «Nous avons perdu toute la sécurité que nous avons et regarde ce que nous avons gagné en échange», dit-il en montrant la fenêtre.

Dehors, la vie grouille dans les rues du Vieux Tbilissi alors que les chantiers de restauration d'anciennes maisons vont bon train. En 10 ans, la ville s'est visiblement enrichie. Elle est aussi beaucoup plus sûre, grâce à une réforme de la police mise de l'avant par Mikheil Saakachvili, actuel président géorgien. «Ce n'est que de la poudre aux yeux. Tous ceux qui peuvent partir de Géorgie le font. Je n'ai plus un seul ami ici. Ils ont tous émigré en Europe, aux États-Unis, mais surtout en Russie.» Et Jacob Djougachvili s'appête à faire de même.

Il a récemment abandonné sa nationalité géorgienne pour se munir de la nationalité russe. «Je veux que ma fille soit éduquée en Russie. Ici,

elle n'apprendrait que la propagande mise de l'avant par le gouvernement qui ne veut plus que les jeunes acquièrent un sens critique.»

Pour sa part, il espère mener à bien un grand projet politique aux côtés d'un groupe de complices. Se réclamant du communisme «de l'époque de [son] arrière-grand-père», Jacob Djougachvili aimerait instaurer en Russie, et ensuite dans d'autres anciennes républiques soviétiques, un vote qui permettrait aux citoyens d'évaluer la performance de leur président. Si la majorité de la population se disait mécontente après quatre ans

de mandat, le président déchu irait directement en prison, sans passer go ni réclamer 200\$.

Jacob Djougachvili aimerait aussi rebâtir l'empire perdu. Il n'est pas le seul à rêver de la chose. De récents sondages démontrent que 20% de la population russe veut le retour de l'Union soviétique et que 39% croient que la chute de l'URSS a été une tragédie.

La Géorgie, qui a vécu il y a à peine trois ans une guerre avec la Russie, est l'endroit le moins réceptif de toute l'ex-URSS à l'idée d'une réunification. Et, du coup, aux héritiers de Staline.



#### LA PETITE HISTOIRE

C'est par l'entremise de la photographe montréalaise Heidi Hollinger que j'ai connu Jacob Djougachvili. Lors d'un séjour en Géorgie en 2002, l'artiste m'avait accordé une entrevue dans le cadre du 50<sup>e</sup> anniversaire de la mort de son grand-père. Sa femme, Nino, et lui ont aussi été mes guides dans ce pays d'exception du Caucase.



PHOTO SHORESH MOSTAFA KALANTARI

Joseph et Vassily Djougachvili avec leur père Vissarion, en 2002, dans leur appartement de Tbilissi, en Géorgie. Depuis, leur père a émigré aux États-Unis.

## VOTRE REPORTAGE TESTS SUR LES ANIMAUX



PHOTO STAN HONDA, ARCHIVES AFP

Les tests en éprouvette ne peuvent pas remplacer tous ceux qu'on effectue sur les animaux, particulièrement dans le secteur pharmaceutique.

# Des labos sans animaux

D'abord les cosmétiques. Puis les produits ménagers. Pour les médicaments, c'est plus compliqué. Mais peu à peu, les tests en éprouvette remplacent les animaux de laboratoire. Ce changement se fera-t-il au prix de la sécurité du public?

## UNE IDÉE D'ALEX AMYOT

TEXTE DE MATHIEU PERREAULT

Depuis 2009, les sociétés cosmétiques européennes ne peuvent plus faire de tests sur les animaux. Cette exigence sera bientôt imposée à leurs concurrents du monde entier. Le Royaume-Uni songe à étendre cette directive aux produits ménagers. Et en 2007, la prestigieuse Académie américaine des sciences a annoncé qu'au XXI<sup>e</sup> siècle, les laboratoires apprendront à se passer des animaux.

« Les animaux sont toujours nécessaires, mais on en utilise de moins en moins pour chaque test », explique Thomas Hartung, directeur du Centre pour les solutions de rechange aux tests sur les animaux de l'Université Johns Hopkins, à Baltimore. « Pour les tests de toxicité aiguë LD50, dans lesquels la moitié des rats meurt, on utilise 12 rats pour chaque substance, contre 150 dans les années 70 et 80. C'est une diminution de 90%. »

Clément Gauthier, directeur du Conseil canadien de

été le premier pays en 1998 à avoir une ligne directrice sur les points limites, qui exige que les chercheurs déterminent un point où ils arrêteront leur expérimentation pour éviter d'utiliser inutilement des animaux. Nous avons aussi été les premiers à avoir une ligne directrice sur les expériences utilisant les animaux sauvages. »

Bon an, mal an, un peu plus de deux millions d'animaux sont utilisés en recherche au Canada (en 2009, il y a eu un pic dépassant les 2,5 millions d'animaux). Les activités d'enseignement et les tests exigés par les organismes réglementaires ajoutent quelques centaines de milliers d'animaux. Près des deux tiers des animaux sont des souris et des poissons.

« Il y a eu une diminution très rapide après le milieu des années 70, explique M. Gauthier. Mais à cause des lois sur la protection de l'environnement dans les années 90 et surtout la recherche en génétique, avec des souris génétiquement modifiées pour refléter des maladies humaines, le nombre de recherches a beaucoup augmenté. Chacune nécessite moins d'animaux, par contre. »



PHOTO SHANNON STAPLETON, ARCHIVES REUTERS

Bon an, mal an, un peu plus de deux millions d'animaux sont utilisés en recherche au Canada.

### « Les animaux sont toujours nécessaires, mais on en utilise de moins en moins pour chaque test. »

— Thomas Hartung, directeur du Centre pour les solutions de rechange aux tests sur les animaux de l'Université Johns Hopkins, à Baltimore.

protection des animaux, qui encadre l'utilisation des animaux de laboratoire, souligne que le nombre de cobayes est resté stable, à 2,5 millions par année, depuis 25 ans, malgré le triplement du financement de la recherche.

« Le Canada a été un pionnier dans le domaine, assure M. Gauthier. Notre conseil est la société mère du Conseil international pour la science des animaux de laboratoire depuis 12 ans. Nous avons

Par exemple, les écoles de médecine n'utilisent presque plus d'animaux, mais plutôt des cadavres perfusés ou des mannequins. « Seules les spécialités chirurgicales très pointues utilisent encore des animaux », dit M. Gauthier. Et les recherches pour trouver une manière de minimiser les souffrances des animaux. M. Gauthier cite un chercheur de McGill qui a trouvé une manière de mesurer la souffrance des souris

à partir de leur expression faciale, une technique qui pourrait éviter de devoir attendre des séquelles physiologiques détectables seulement à la dissection. « Et on fait beaucoup de pré-tamassage sans animaux. »

Le problème, c'est que les sociétés de recherche et les agences gouvernementales ne se parlent pas suffisamment, selon M. Gauthier. « Nous aidons beaucoup d'entreprises à avoir des informations de Santé Canada, dont le premier but est de protéger le public et qui ne diffuse pas toujours assez largement le fait qu'elle accepte des tests qui ne sont pas menés sur des animaux. Il y a beaucoup de travail à faire pour établir clairement quels tests sans animaux sont acceptés et ce qu'ils peuvent couvrir. »

### Toujours un besoin

Il reste que les tests sans animaux – essentiellement sur des bouillons de cellules humaines – ne sont pas encore capables de remplacer les tests faits sur les animaux, dit Thomas Hartung, de l'Université Johns Hopkins. « La reproduction et la grossesse avant la naissance ainsi que

les premiers temps du développement du bébé sont des domaines difficiles à évaluer avec des bouillons de cellules humaines. »

Même le très militant People for the Ethical Treatment of Animals (PETA), bien connu pour ses campagnes contre la chasse aux phoques et la fourrure, admet que la recherche pharmaceutique a encore besoin des animaux.

« Pour la phototoxicité et la toxicité reproductive, les tests sur des cellules humaines sont longs et chers, indique Alka Chandna, responsable de la surveillance chez PETA à Washington. Dans le secteur pharmaceutique, on peut se passer des animaux. Dans le pharmaceutique, c'est beaucoup plus difficile. Mais les sociétés y trouveront leur compte. Quand on a un échec avec des essais sur des animaux, il n'y a rien dans les résultats qui peut aider à interpréter la raison de l'échec. Avec des cellules humaines, on peut avoir des détails sur les mécanismes de toxicité, par exemple. Ça peut permettre à la société de réutiliser une partie des travaux. »

L'Europe et l'Amérique du Nord ont deux approches

différentes. « L'Europe adopte des lois pour forcer un changement », dit M. Hartung, qui dirigeait auparavant un centre de la Commission européenne similaire au Centre pour les solutions de rechange aux tests sur les animaux de l'Université Johns Hopkins. « Une loi interdite depuis 2009 aux sociétés cosmétiques d'utiliser des animaux et elle sera étendue aux entreprises étrangères en 2013. On réfléchit à une loi similaire pour les produits ménagers au Royaume-Uni. Mais en Amérique du Nord, il y a beaucoup plus de recherches sur les méthodes alternatives aux animaux de laboratoire. »

Une loi européenne qui impose de nouveaux tests sur 50 000 produits chimiques, le programme Reach, illustre le dilemme devant lequel se trouvent les autorités. « Il faudra beaucoup, beaucoup d'animaux de laboratoire pour augmenter le niveau de sûreté, dit M. Hartung. Ça va à l'encontre des efforts pour en utiliser moins. Au Canada, l'approche est plus mesurée. Il y a un programme similaire, mais il est limité à 14 000 substances. »